

**Clara Malraux, «Nos vingt ans – Le bruit de nos pas II. Le livre de la quinzaine»,  
*La Quinzaine littéraire*, 15-31 octobre 1966. Grasset, éd. 284 p.**

### **Malraux en jeune homme**

La publication de ce deuxième volume des souvenirs de Clara Malraux a été précédée d'un «bruit journalistique» qui ne saurait surprendre notre Ministre de la Culture, et qui se trouve être un de nos grands écrivains, vu par son ex-femme ! Et à une époque de sa vie dont on sait par des on-dit, plus précisément par la thèse érudite de M. Vandegans <sup>1</sup> qu'elle fut particulièrement agitée ! C'était plus qu'il n'en fallait à notre Landerneau des lettres pour qui la vie privée d'un écrivain devenu ministre passe de beaucoup l'intérêt que peuvent susciter les œuvres importantes de ce temps.

Les curieux d'un «jeune André Malraux intime» ne seront pas déçus. La compagne qu'il s'est donnée durant une vingtaine d'années fait bon poids bonne mesure : elle ne cache à peu près rien de ce que fut l'existence commune après que la jeune bourgeoise juive, heureuse de s'être publiquement compromise, a décidé de quitter sa famille pour vivre avec un écrivain débutant, de petite extrace, et qui vit d'expédients. Tout amoureuse qu'elle soit, elle est consciente de l'honneur qu'elle lui fait, et s'il ne lui est jamais arrivé de regretter son «coup de tête», elle porte néanmoins sa décision, – surprenante pour son milieu – au compte d'une jeunesse qui, après la première Guerre, se voulait éprise de liberté, d'abord et surtout dans les mœurs. Clara soupçonnait bien qu'André n'était pas le premier venu et qu'il avait, comme on dit, de l'avenir : il l'a séduite par sa parole et son intelligence, ses capacités intellectuelles.

L'admiration ne viendra que plus tard, toutefois, et c'est si l'on ose dire une admiration qui se répartit en parts égales : sur le jeune anarchiste nietzschéen qui a décidé de se forger une existence hors du commun, sur la jeune fille émancipée qui envoie faire lanlaire les traditions familiales et se moque du qu'en dira-t-on. Clara ne se trouve ni moins courageuse ni moins admirable qu'André et si l'on se garde de l'illusion rétrospective, elle a probablement raison, encore qu'il soit gênant de la voir

---

<sup>1</sup> *La jeunesse littéraire d'André Malraux*, J.-J. Pauvert, éd. 1964.

écrire son propre panégyrique. Mais que celui qui n'a jamais péché, parmi les auteurs de mémoires, souvenirs et journaux intimes, lui jette la première pierre ! Après tout, André Malraux ne pouvait distinguer et aimer une jeune fille quelconque. Elle n'a pas à faire la modeste.

Une autre gêne vient de ce qu'elle ait éprouvé le besoin de révéler des secrets qui ne lui appartiennent pas entièrement. Elle a beau ne montrer ni aigreur ni ressentiment, avait-elle le droit d'étaler l'intimité d'un homme public qui ne lui est plus rien, pour qui elle n'est plus rien ? Là-dessus, elle s'explique : ses souvenirs sont sa propriété de personne vivante et elle reste fidèle à elle-même en disposant d'eux à son gré. C'est affaire d'appréciation, et peut-être de conscience. Cette liberté-là, constatons en tout cas qu'André Malraux la lui laisse. De même qu'il lui laisse porter son nom.

Et c'est finalement – ce qui arrange tout – un jeune homme fort sympathique dont elle brosse le portrait : séduisant, brillant d'intelligence, imaginatif, ambitieux dans le bon sens du mot et qui vise, comme les aventuriers et révolutionnaires dont il racontera les destins imaginaires, à marquer le siècle de son empreinte. Il ne met sans doute pas Clara au courant de toutes ses pensées, de tous ses désirs, et elle le trouve un peu trop pathétique, du moins l'associe-t-il à ses desseins qui brisent, à l'occasion, avec la morale courante. Après avoir joué à la Bourse, il se découvre ruiné et, pour se faire de l'argent, il décide d'aller quérir dans la forêt indochinoise certaines statues de temples oubliés ou à peu près inconnus qu'il revendra aux antiquaires de Paris et de New York. Voilà le vrai motif d'une expédition dite culturelle qui a valu à l'entrepreneur archéologue quelques mois de prison à Saïgon et, sur ses débuts, une ombre dont les bourgeois gaullistes font bien de ne pas s'offusquer. L'intérêt n'était pas seul à le guider en effet et, honnêtement, sa complice plaide les circonstances atténuantes : l'amour véritable qu'il portait à ces vieilles pierres, témoins d'une civilisation qu'il apprenait à connaître et qu'il admirait, le profit culturel dont il entendait faire bénéficier le patrimoine artistique, sa naïveté enfin, que doublait un amoralisme de bon aloi. Les colonialistes d'Indochine faisaient assurément meilleur marché des richesses dont ils s'emparaient et convoiaient officiellement en métropole. Si l'on fut si sévère à son

égard, c'est parce qu'il avait voulu jouer seul, en individualiste, et qu'il ne cachait pas le mépris que lui inspirait la racaille à pignon sur rue. D'une peccadille on fit un crime : il avait pénétré sans autorisation dans la chasse gardée.

Avec un cran dont elle a raison de se créditer, Clara partage ses vicissitudes. Non, toutefois, sa geôle : elle revient en France dans le dessein, dit-elle, d'alerter l'opinion et elle se livre en effet, parmi les intellectuels parisiens, à une agitation qui porte bientôt ses fruits. André Malraux est relâché et bénin le jugement qui le condamne : il prend le chemin du retour quelques mois plus tard. Dès Marseille, son épouse dévouée lui apprend – et c'est là un événement que le lecteur, tout autant que le mari, comprend mal – que sur le bateau qui la ramenait dolente et désespérée, Clara s'est laissé aller à fauter avec un compagnon de voyage. Bien sûr, elle aussi peut arguer de circonstances atténuantes et son courage n'est pas moins grand aujourd'hui qu'alors d'avouer la faiblesse d'un moment. On lui sait gré de rapporter la réflexion du mari bafoué, elle en dit long sur son caractère : «Vous ? Avec ce crétin ?» Il pense que ce «crétin» aura le droit de mépriser la femme qu'il aime. Il en souffre pour elle. Ce qu'il ressent exactement on le saura par *la Condition humaine*, au cours du fameux dialogue entre Kyo et May. Il a magnifiquement tiré parti de l'incident.

En dépit du procès qu'elle continue d'instruire comme sa famille de bourgeoisie juive, en dépit des efforts courageux qu'elle relate pour s'en dégager et mener la vie libre et sans préjugés qu'elle ambitionnait, Clara ne peut se défendre de ces préjugés sucés avec le lait maternel et qui l'amènent – oh ! sans qu'elle le veuille – à laisser paraître quelque condescendance pour le fils de l'épicier de Bondy. Pourtant, quel admirable père que celui d'André Malraux : attentif, discret et efficace, qui paie de sa bourse et de sa personne en des circonstances difficiles, remue ciel et terre afin de sauver son fils. La famille de Clara, au même moment, ne songe qu'à «l'honneur» et pense «laver cet honneur» par le divorce. Que cette évaporée abandonne ce «vaurien», manifeste publiquement qu'elle n'a plus rien à voir avec lui, et on passera l'éponge ! Clara résiste, se démène, aboutit à ses fins. Sans doute, comme elle s'en vante, n'a-t-elle

pas «volé» ce nom de «Malraux» que lui laisse son mari quinze ans plus tard, après la séparation.

Si cet ouvrage avait sa nécessité – et quelle nécessité autre que, pour l’auteur, le besoin de l’écrire ? – on peut se réjouir qu’il ait été composé avec franchise et talent. Clara Malraux alimente une curiosité plus ou moins légitime à l’égard d’un «grand homme», sans jamais tomber dans le ragot ou la vulgarité, encore moins dans le ressentiment. Elle égratigne au passage des personnes qu’elle a mal connues – je pense à Adrienne Monnier –, mais elle donne rarement dans la perfidie et veille à garder un ton qui ne verse pas plus dans le sentimentalisme que dans l’exaltation complaisante. Les chausse-trapes étaient nombreux et tout ouvert le piège prêt à l’avaler. Avec un instinct qui révèle une bonne nature elle évite les uns et les autres, se comporte en somme avec suffisamment de naturel pour que des choses qui n’avaient peut-être pas besoin d’être dites passent néanmoins la rampe.

De cette entreprise périlleuse elle se tire à son honneur. Cela s’appelle en d’autres termes gagner la partie. Une partie littéraire s’entend, et où elle n’a pas la prétention de rivaliser avec son illustre ex-compagnon.

Maurice Nadeau